

Gaston n'hésita pas. Il alla tout d'un temps vers M. d'Altenheimer. Sa mère le suivait de l'œil et se disait :

—Son frère, M. le duc, s'est développé de trop bonne heure. Ce pauvre Gaston lui, est bien en retard. Pourvu que cela vienne !...

Gaston, en ce moment, abordait très-résolument le baron qui lui prodiguait les saluts dont il comblait si volontiers tout le monde. Gaston n'avait pas l'air déconcerté. La conversation s'établit tout de suite entre lui et M. d'Altenheimer. Gaston parlait, en vérité, très-librement et se faisait écouter.

L'heureuse mère ! deux fois heureuse, car elle voyait le progrès de son fils et son fils allait lui apporter des nouvelles, l'heureuse mère triompha dans son cœur et pensa : cela viendra !

Le mot de tous les mères !

Voici cependant comment M. le marquis Gaston de Lorgères accomplissait la mission hautement confidentielle dont M^{me} la princesse l'avait chargé.

—Monsieur le baron, dit-il, je vous ai écouté ce soir avec autant de plaisir que d'attention.

—Je rends grâce à M. le marquis..., commença l'Allemand.

—Et vous le comprendrez, poursuivit Gaston, lorsque vous saurez qu'à l'intérêt si remarquable de votre récit se joignait pour moi toute une série de considérations de famille. Nous sommes, monsieur le baron, les neveux à la mode de Bretagne du feld-maréchal Victor de Rohan, prince de Guéméné, duc de Rohan, de Bouillon et de Monthazon, qui, actuellement, réside en Hongrie...

Altenheimer s'inclina.

—Et du chef de feu la duchesse, poursuivit le jeune marquis, morte sans enfants, comme vous pouvez le savoir, nous possédons là-bas, vers Debreczin, quelques propriétés qui ne laissent pas que d'être considérables...

La princesse se disait :

—Ah ça ! que lui raconte-t-il donc ? M. le baron a l'air de lui prêter grande attention !

Ce n'était que la pure vérité : M. d'Altenheimer était tout oreilles. Gaston poursuivit :

—D'après certaines digressions qui ont ajouté beaucoup pour moi au piquant de votre récit, j'ai vu que vous vous plaisiez à cacher sous le frivole esprit du conteur un grand fonds de science solide...

—Ah ! monsieur le marquis !...

—Veuillez permettre... Ceci n'est pas du tout un compliment, mais bien une transition pour arriver à réclamer de vous un bon office.

—Mille grâce... Il s'agit de nos propriétés de Hongrie... Mon frère, M. le duc, a fait quelques imprudences de jeunesse, et comme il avait une portion de son bien venue, il a pu grever d'hypothèques sa terre de Niszar. Il y a sept cents lieux de Paris à Debreczin. Sans accuser les hommes d'affaires allemands ou hongrois, je pose le fait : la terre de Niszar a été vendue aux enchères publiques pour payer les créanciers hypothécaires...

—Combien y a-t-il de temps de cela ? demanda vivement le baron.

—Trois ans... peut-être quatre ans...

—Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas cinq ans révolus ?

—Parfaitement sûr, mon frère, M. le duc, n'a que vingt-sept ans.

—Et il lui a fallu le temps de manger sa terre : c'est juste... Eh bien, monsieur le marquis, je suis tout à vous.

—Je ne suis pas sans avoir oui parler, continua posément Gaston, de la loi hongroise qui règle les rémérés légaux après vente forcée. Seulement, les auteurs magyars ne sont point traduits en France, et leur latinité ne m'a paru très-claire... Mayruth fixe à quatre ans le délai du rachat facultatif et de plein droit...

—Mayreuth, s'écria le baron en restituant l'orthographe du nom, est un âne pédant et entêté qu'on ne lit plus... La cour d'Autriche, en réservant à la Hongrie le bénéfice de son ancienne législation, l'a codifiée. Le délai du réméré légal et de plein droit est de cinq ans et un jour, à partir de la date des enchères publiques..., et il n'est pas sans exemple que le délai ait été prorogé sur demande adressée à la chancellerie, avec pièces à l'appui...

A son tour, Gaston s'inclina en cérémonie.

—Monsieur le baron, dit-il en prenant congé, je vous prie de recevoir tous mes remerciements.

—Ah ça ! marquis, s'écria sa mère comme il revenait vers elle, me ferez-vous la grâce de me dire quel sermon en trois points vous lui avez prêché ?

—Madame, répondit Gaston avec un sourire que la princesse ne lui avait jamais vu, je commence mes études diplomatiques. Ces conseillers privés, croyez-moi, sont bien difficiles à tourner.

—Il n'a pas voulu vous répondre ?

—Si fait.

—Dites alors, s'écria la princesse avec pétulance, dites donc vite !

—Ma mère, M. le baron m'a répondu que les deux hommes en question sont-ici...

—Ah !... j'en étais bien sûre !

—Mais que personne, acheva tranquillement le jeune marquis, vous entendez : ni vous, ni qui que ce soit ici, ne les a encore devinés.

—Ah !... fit encore la princesse, mais sur un mode bien différent : il s'est tout uniment moqué de vous ?

Gaston lui baisa la main avec une grâce qui lui donna encore à réfléchir.

—Madame, répondit-il avec une toute légère nuance de moquerie qui acheva de renverser la princesse, voulez-vous que je vous rende un second et bien plus signalé service ?

—Lequel, Gaston ?

—Voulez-vous que je me rende dans la chambre voisine, prendre langue auprès de M. d'Arnheim lui-même ?

—Et lui demander s'il est le chevalier Ténèbre ?... ricana la princesse.

—Le savoir sans le demander, madame ? rectifia Gaston.

La princesse lui secoua la main et attira son oreille tout contre sa bouche.

—Si tu fais cela, Gaston, dit elle, je te donne un tilbury pareil à celui de ton frère !

—Je préfère autre chose, madame, prononça gravement le jeune marquis.

—Quoi donc ? voyons ! parle !

—Promesse solennelle, répondit Gaston, de ne